Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 37

Artikel: 1792 : la République française déclarant la patrie en danger
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180929

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 37. Samedi 10 Septembre 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

1792.

La République française déclarant la patrie en danger.

La belle et énergique proclamation de M. Jules Favre, ministre des affaires étrangères, faisant appel au patriotisme et au courage de la France, nous rappelle l'époque mémorable où, sous la première république, l'Assemblée nationale décréta ces mots solennels :

Citoyens, la patrie est en danger !

Les armées alliées marchaient sur la France pour anéantir la république et remettre Louis XVI sur le trône. Des nouvelles allarmantes arrivaient de la frontière. L'effectif des armées françaises étaient à peine de 70,000 hommes disponibles, et vers le Rhin, 40,000 hommes seulement auraient à soutenir le choc de 200,000 Autrichiens, Prussiens, Hongrois, et de 22,000 émigrés. Le général Dumouriez se plaignait de manquer de vivres, d'argent, d'instructions. Le salut de la France dépendait donc de la force qu'elle puiserait dans sa foi et dans son désespoir.

« Le 22 juillet 1792, dit Louis Blanc, dans l'admirable tableau qu'il nous a tracé de cette époque, sur toutes les places publiques, au bruit du canon d'alarme, au roulement des tambours, la municipalité de Paris promulgua le décrêt qui proclamait la patrie en danger. Dès le matin, Paris a fait entendre un mugissement semblable à celui de l'océan soulevé dans ses plus noires profondeurs. Officiers, municipaux, et gardes à cheval parcourent les rues, agitant des bannières au-dessus desquelles se déploie celle qui porte ces mots effrayants et sauveurs : *Citoyens, la patrie est en danger !* Aux salves d'artillerie, au son des trompettes remplissant l'air d'appels lugubres, une grande voix répond, une grande voix émue, celle du peuple, Voici l'heure des enrôlements volontaires. Des amphithéâtres ont été dressés sur les places publiques. Quel tableau ! Une tente couverte de feuilles de chêne, chargée de couronnes civiques et flanquée de deux piques que surmonte le bonnet rouge ; en avant une table posée sur deux tambours ; le magistrat en écharpe consignant dans un livre impérissable le serment sacré d'affronter la mort ; des canons pour défendre les balustrades, les deux escaliers, le devant de l'amphithéâtre ; et, autour, des hommes de tout âge, de toute condition, se précipitant :... « Ecrivez mon nom ! Mon nom, mon sang, ma vie ! — Immense fut le nombre des enrôlements. On vit se présenter des lazaristes, des hommes mariés, des fils uniques. Un vieillard vint, appuyé sur ses deux enfants, et les trois s'inscrivirent. Ceux qui n'avaient pas seize ans, l'âge de rigueur, voulaient partir comme les autres, priaient, suppliaient, et, refusés, se retiraient avec des larmes de rage dans les yeux.

Ces grandes scènes furent répétées dans toutes les villes et ainsi se forma la phalange des volontaires de 92, pépinière de tant d'incomparables soldats, les uns rudes comme Masséna et Augereau, les autres impétueux comme Murat et Kléber, ou austères comme Desaix, ou tendres et nobles comme Hoche et Marceau. »

Au mois de septembre 1792, la France se trouva dans une crise qu'aucun peuple ne connut jamais. Jamais nation ne se sentit mourir avec une plus prodigieuse résolution de vivre. Dumouriez était parti pour Sedan où il trouva la situation désespérée. Il n'avait que 23,000 hommes de troupes désorganisées à opposer à plus de 80,000 soldats aguerris, commandés par un monarque puissant et deux grands capitaines. Luckner, avec 25,000 hommes, couvrait Metz qu'on avait négligé de mettre en état de défense. Et cependant, sous peine de livrer Paris, il fallait défendre les plaines de la Champagne, tout le pays s'étendant entre la Marne et la Seine. Sedan, à la première attaque, allait succomber ; Mézières ne pouvait tenir plus longtemps ; Verdun n'avait d'autre rempart qne l'héroïsme du commandant Beaurepaire, et la reddition de Longwy remplissait les esprits de noirs présages.

Il est vrai qne la révolution levait sur toute la France ses formidables recrues et que les *volontaires de 92* allaient faire leur apparition dans l'histoire. Mais, ce que les enrôlements volontaires enfanteraient de prodiges, on ne pouvait le savoir et l'on n'attendait du côté de Paris que des bataillons levés à la hâte, sans officiers, sans discipline et mal armés.

Dans le camp ennemi, au contraire, tout y respirait la certitude du triomphe. Le roi de Prusse promenait avec orgueil ses regards sur ses nombreux combattants, son artillerie redoutable et l'importante cavalerie qui devaient faire justice des idées nouvelles. Après la reddition de Longwy, la désorganisation des armées françaises ne fit plus l'objet d'un doute dans l'esprit des alliés.

Une sombre nouvelle ne tarda pas à arriver à

Paris, celle de la présence de l'ennemi à Verdun. Ce ne fut dans Paris qu'un cri d'élan militaire associé à un cri de rage. Une proclamation invite tous les amis de la liberté à se rendre au Champ-de-Mars pour y former une nouvelle armée. Une fièvre sans exemple s'empara de tous les esprits. Le canon d'alarme gronde, le tocsin sonne et la générale est battue. Dans ce moment même, Verdun capitulait et l'héroïque Beaurepaire, saisi d'un désespoir sublime, se brûlait la cervelle.

Les barrières de Paris sont fermées ; les chevaux de luxe sont pris; toutes les armes sont requises pour le combat. Au roulement des tambours, au bruit de la *Marseillaise*, les citoyens de tout âge couraient aux places publiques et s'enrôlaient par milliers. Les femmes donnaient à la patrie leurs bijoux, des citoyens engageaient la moitié de leur fortune, les élèves d'un collége envoyaient le montant de leurs prix. Même enthousiasme dans les localités environnantes ; toutes les routes étaient littéralement couvertes de volontaires en marche.

L'élan militaire multipliait ses prodiges ; les églises étaient remplies de femmes travaillant aux effets de campements. Chose inouïe, on prit jusqu'au plomb des cercueils, et l'on ne crut pas manquer au culte des aïeux en les appelant à contribuer, du sein de la mort, au salut de la France.

Dumouriez était à Sedan, et occupait les défilés de l'Argonne, qu'il appelait les Thermopyles de la France.

Le manque de nourriture solide, la dyssenterie et des pluies torrentielles mirent l'armée ennemie dans une véritable détresse. Dans l'armée de Dumouriez, au contraire, l'amour de la patrie était là et ses soldats supportaient tout avec la plus grande gaîté.

On était au 12 septembre. Le duc de Brunswick hésitait encore dans le choix de son point d'attaque, et cependant deux autres armées françaises comptant ensemble 31,000 hommes, s'avançaient, l'une commandée par Beurnonville, l'autre par Kellermann.

Enfin, prévoyant la jonction des armées françaises, les Prussiens se décidèrent à l'attaque.

L'armée française fut battue et éprouva de grandes pertes, par la faute de son général, qui avait négligé la défense d'un des défilés. Mais rassemblant bientôt ses forces éparses, et par une habile tactique, il opéra sa jonction avec Kellermann. Quelques jours plus tard, les armées belligérantes étaient en présence. Le roi de Prusse crut le moment favorable pour l'attaque et il ordonna à son infanterie de se former sur trois colonnes et de marcher en avant. L'armée française était prête à recevoir le choc. Kellermann s'écrie : *Vive la patrie, allons vaincre pour elle!* Ce cri retentit aussitôt sur toute la ligne d'une manière formidable. Les colonnes ennemies s'étonnent et commencent à flotter. Découragé, Brunswick s'écrie : *Nous ne nous battrons pas ici!* Deux fois le roi de Prusse, qui frémissait de colère, voulut pousser ses soldats à l'attaque; deux fois ils durent se replier. La perte de chaque côté, s'était élevée à environ 900 hommes tués ou blessés. Telle fut, en résumé, la bataille de Valmy.

Le 23 septembre, le roi de Prusse fit des propositions de paix. Il fit savoir à Dumouriez que les alliés désiraient un représentant de la nation française dans la personne de son roi, pour traiter avec lui; qu'il s'agissait non de remettre les choses sur l'ancien pied, mais de donner à la France un gouvernement propre au bien du royaume; qu'il fallait en outre que Louis XVI fut rendu à la liberté. Moyennant ces conditions, le monarque prussien offrait d'évacuer immédiatement le territoire.

Dumouriez venait de recevoir un bulletin ; il se contenta, pour toute réponse, de le faire passer au roi de Prusse. C'était un décret de la Convention abolissant la royauté et proclamant la République!

L'armée prussienne, horriblement ravagée par la dyssenterie, ne tarda pas à opérer sa retraite devant l'attitude résolue des Français. Pendant ce temps, la place de Lille, investie par 34,000 Confédérés sous les ordres d'Albert de Saxe, était soumise à un bombardement presque sans exemple dans les annales de la fureur. Soixante mille boulets et bombes furent lancés. Debout sur les décombres, les habitants de Lille ne cessèrent de faire entendre le cri de *Vive la nation!* Des enfants couraient aux bombes et en arrachaient la mèche. D'aussi nobles et courageux efforts obligèrent les Autrichiens à lever le siége, laissant derrière eux une ville dévastée mais rayonnante de gloire.

Sur les rives du Rhin, une autre armée française commandée en chef par le général Biron, ayant sous ses ordres Custine, faisait face à l'ennemi, et se portait ensuite sur Thionville, assiégée par les troupes allemandes qui menaçaient la frontière de de la Meuse.

Quelques jours plus tard, la France était délivrée de l'invasion. Voilà comment la République, qui n'avait pas encore un mois d'existence, s'annonçait au monde étonné, par des victoires où, bien plus que la force matérielle de la Révolution, éclatait le prodige de son ascendant moral.

Comment meurent les soldats.

On ignore assez généralement l'aspect d'un champ de bataille quand la lutte est terminée, lorsque le vent a emporté la fumée du canon et qu'un mortel silence, troublé seulement par les cris des blessés, envahit le théâtre tout à l'heure si animé du combat.

Le correspondant du *Morning-Herald*, dans une lettre de Balaklava, nous en avait déjà fait la sinistre peinture, après une visite au champ de bataille d'Inkermann.

« Plusieurs figures semblaient sourire, raconte-t-il; d'autres étaient encore menaçantes; quelques cadavres avaient des poses funèbres, on eût dit que des mains amies les avaient disposés pour la tombe. D'autres étaient restés le genou en terre, serrant convulsivement leur arme et mordant la cartouche.

» Plusieurs avaient le bras levé, soit qu'ils eussent cherché à parer un coup, soit qu'ils eussent formulé une prière suprême en rendant le dernier soupir. Toutes ces figures étaient pâles, et le vent qui soufflait avec force, semblait animer ces cada-